

## LA BATAILLE DE L'ALMA

Nous empruntons au remarquable ouvrage de M. Camille Roussé, publié par la maison Hachette, sous le titre : *Histoire de la guerre de Crimée*, le récit de la bataille de l'Alma du 20 septembre 1854.

Dès que le maréchal de Saint-Arnaud avait vu se former les premières troupes de son lieutenant et entendu le canon tonner au-dessus d'Almatamak, la première et la troisième division, sous son ordre, s'étaient portées rapidement entre ce village et Bourliouk ; leurs tirailleurs avaient délogé ceux des Russes et, en les suivant, découvert deux nouveaux gués, praticables pour l'artillerie ; quelques-uns, sondant la rivière avec des branches d'arbres, indiquaient à l'infanterie les endroits où l'eau était le moins profonde. Du bord de la terrasse, joignant son feu à celui des postes qui, après avoir abandonné la rive droite, s'étaient embusqués, au milieu des broussailles, sur les pentes de la rive gauche, l'artillerie russe s'efforçait d'empêcher le passage. Un boulet, ricochant dans l'état-major du prince Napoléon, atteignit le sous-lieutenant Leblanc et lui brisa la jambe gauche ; le général Thomas, à la tête de sa brigade, fut blessé d'une balle dans l'aîne. En réponse au feu de l'ennemi, le maréchal fit riposter les batteries de la troisième division, aidées de deux batteries à cheval ; en même temps, le général Forey eut ordre de diriger la brigade de Lourmel sur Almatamak pour appuyer tout ensemble les généraux Canrobert et Bosquet, et soutenir le prince Napoléon par son autre brigade. Il était deux heures et demi. L'Alma franchie, les hommes déposèrent leurs sacs et s'élançèrent sur les rampes avec une émulation générale ; ce furent les zouaves du 1er régiment qui en atteignirent d'abord le sommet ; ils s'y établirent sans difficulté, les Russes ayant fait un changement de front obliquement et en arrière, afin d'opposer une ligne à peu près régulière à l'agression imminente du général Bosquet. La première division eut donc assez d'espace pour se reformer et un peu de temps pour reprendre haleine. La troisième, par ordre du maréchal, avait été forcée de ralentir son mouvement, afin de ne point laisser un trop grand vide entre elle et la droite de l'armée anglaise. Au moment de passer l'Alma, le prince Napoléon avait envoyé vers lord Raglan des officiers chargés d'appeler son attention sur la trouée qui commençait à s'élargir.

Le maréchal de Saint-Arnaud, après la bataille, a peint en deux mots expressifs les allures si différentes des troupes de Raglan et des siennes : " J'ai couru, les Anglais ont marché. " Les Anglais marchaient donc, en faisant souvent halte afin de rectifier leur alignement. Au lieu de se déployer hors de la portée du canon, de fractionner leurs troupes en les échelonnant à distance, afin de donner moins de prise aux coups de l'ennemi, sans dessein de mettre leur bravoure en parade, par oubli, non par mépris des principes de la tactique les plus simples, ils entraient dans la zone dangereuse lentement, par lignes rapprochées, en masses profondes, de sorte que sur ces longues et larges cibles les canonniers russes pointaient aussi facilement qu'à l'école du tir. Ce fut seulement quand ils eurent vu des files entières renversées par les boulets, que les divisions Brown et de Lacy Evans, les plus avancées, firent leur déploiement sur une seule ligne précédée de tirailleurs, appuyée par l'artillerie divisionnaire au centre, par deux batteries à cheval sur la droite. Les Russes leur disputèrent vigoureusement les jardins, les plantations, les vignes, le village de Bourliouk, tous les abords de l'Alma. La brigade Codrington, qui voulait s'emparer du pont, sous le feu des deux batteries légères placées au-dessus du ravin de la route, devant les bataillons de Borodino, eut particulièrement à souffrir ; il fallut qu'elle se mit pour un temps à l'abri derrière les maisons de Bourliouk, jusqu'à ce que deux pièces anglaises, ayant réussi à passer l'Alma au-dessous du village, à s'établir sur un des éperons avan-

cés de la terrasse et à prendre les batteries russes en enfilade, eussent contraint l'une d'elles à la retraite, tandis que les servants de l'autre étaient frappés avec une rare justesse par les carabiniers de la brigade anglaise. Enfin, Bourliouk menacé de droite et de gauche fut incendié par l'ennemi qui, pressé dans sa retraite, n'eut pas le temps de détruire le pont de bois. La division de Lacy Evans d'un côté, celle du duc de Cambridge beaucoup plus haut de l'autre, et la division légère entre les deux, passèrent presque en même temps l'Alma.

La dernière, tout à l'heure canonnée par les batteries de la terrasse, tombait maintenant sous le feu des douze grosses pièces que couvrait le premier épaulement construit sur la pente de la grande montagne ; heureusement pour elle, deux bataillons du régiment du Grand-duc Michel qui voulaient arrêter sa marche par une charge à la baïonnette, masquèrent de telle sorte la formidable batterie, qu'il lui fallut interrompre son tir à mitraille.

En voyant descendre sur lui les Russes, sir Georges Brown fit un peu rétrograder sa division vers la rivière, puis, quand l'ennemi ne fut plus qu'à vingt pas, il prévint la rencontre par une décharge dont pas un coup ne pouvait se perdre. Le colonel, les deux chefs de bataillon, beaucoup d'officiers et de soldats russes furent tués ; le reste, en grand désordre, remonta précipitamment vers la batterie, talonné par les Anglais de telle manière que les canonniers eurent à peine le temps d'atteler et d'enlever dix de leurs pièces ; il en demeura deux. Un moment après, les couleurs anglaises flottaient sur l'épaulement conquis, mais pour cette fois elles n'y flottèrent aussi qu'un moment. Deux bataillons de Viadimir, lancés au pas de course sur une pente raide, tombèrent comme la foudre dans la batterie, et rien que la violence du choc en expulsa tout d'un coup les envahisseurs. Le régiment anglais qui perdait pied entraîna les autres dans son mouvement de recul. A cent cinquante mètres environ du bord de l'Alma, sir Georges Brown arrêta la retraite, reforma sa division et fit rouvrir le feu, tandis que sir de Lacy Evans d'un côté, le duc de Cambridge de l'autre, marchaient vers lui afin de concerter ensemble une attaque décisive. C'est ce que venaient de faire avec un grand succès, sur le plateau, les quatre divisions françaises.

En s'éloignant de plus en plus de la mer et en abandonnant la crête de la terrasse au-dessus d'Almatamak, la gauche des Russes et leur réserve s'étaient repliées obliquement sur le centre et arrêtées en avant du télégraphe. Comme la division Canrobert n'était pas encore tout à fait formée, le général Kiriakof essaya d'abord de la mettre en désordre par une attaque des régiments de Moscou et de Minsk ; mais le feu combiné des batteries de la première et de la deuxième division rompit l'élan des bataillons ennemis. Bientôt se montra la troisième avec son artillerie ; puis tout de suite on vit apparaître, conduites par le général Thiry lui-même, les batteries à cheval. Ecrasés par les boulets, déchirés par la mitraille, les Russes répondaient vaillamment par tout ce qu'ils avaient de pièces ; un de leurs obus en éclatant contusionna le général Canrobert à l'épaule ; mais pour eux la partie n'était plus tenable. Les deux colonels de Minsk et de Moscou, la plupart des chefs de bataillon et des capitaines étaient hors de combat ; en vain les officiers s'efforçaient de prolonger la lutte ; l'un d'eux surtout se faisait remarquer par l'énergie avec laquelle il ramenait au feu ses hommes :

— Ah ! le brave officier ! s'écriait le général Bosquet en admiration de sa bravoure ; s'il était là, je l'embrasserais !

Minsk et Moscou avaient perdu ensemble 1,500 hommes ; deux des batteries russes n'avaient plus que deux chevaux par pièce, un cheval par caisson ; le prince Menchikof fit sonner la retraite. Au pied même du télégraphe, il y eut un dernier et court engagement. La division Bosquet, suivie des Turcs et des trois autres divisions françaises, de front, s'avancèrent d'un mouvement désormais irrésistible. Un officier du 39<sup>e</sup> de ligne, le sous-lieutenant

Poidevin, planta sur la tour du télégraphe le drapeau de son régiment et tomba mort. De ce côté, ce fut la fin de la bataille. Couverts par ce qui leur restait de pièces en état de faire feu, par les hussards et par les cosaques, les bataillons russes se retirèrent en assez bon ordre, sans trop de précipitation, vers la route de Sébastopol ; ainsi, à Borodino, leurs ancêtres s'étaient éloignés par la route de Moscou.

Décidée sur le plateau, la victoire, de l'autre côté du ravin, sur la grande montagne, semblait encore hésitante. La division du duc de Cambridge, soutenue par la division Brown et par une brigade de Lacy Evans, avait pris l'attaque contre le grand épaulement désarmé de sa grosse artillerie. Le prince Gortchakof s'y était porté, voulant encourager les troupes par sa présence et diriger lui-même leurs efforts. Les balles sifflaient autour de lui, trouant son manteau, tuant son cheval, pendant qu'il menait à la charge les bataillons de Vladimir. Le succès qu'ils avaient obtenu, l'heure d'avant, en reprenant sur les Anglais la batterie, échauffait leur ardeur et parut d'abord se doubler d'un second avantage. Etonnée par les *hourras*, fusillée de haut, la première ligne anglaise recula lentement vers le pont ; celles qui suivaient durent obéir à ce mouvement et la retraite put sembler générale.

De plus en plus animés, avec de plus bruyantes clameurs, les bataillons russes se précipitèrent la baïonnette en avant. Le même feu, qui naguère exécuté sans hâte, à bout portant, avait arrêté le régiment Grand-duc-Michel arrêta le régiment de Vladimir. Etonnés à leur tour, plus qu'étonnés, ravagés par ce feu terrible, officiers et soldats avaient peine à se remettre, lorsqu'un nouveau coup, imprévu et soudain, vint ajouter à leur désordre. Instruit de la résistance qu'opposait aux troupes de lord Raglan la droite russe, le maréchal de Saint-Arnaud avait fait rappeler les batteries à cheval et les batteries de réserve dont les obus accompagnaient la retraite du général Kiriakof, et les avait envoyées sur la crête du ravin de la route ; c'était leur mitraille qui achevait l'œuvre des carabines anglaises. Cependant, les débris épars du régiment russe, cherchant l'abri le plus proche, allaient par instinct se rallier derrière l'épaulement, et, dans le nombre, il y avait assez de braves gens pour y faire encore une vigoureuse défense. Quand un ordre du prince Menchikof les vit relever définitivement de leur poste, il ne restait que dix officiers du régiment : le colonel, trois chefs de bataillon, quatorze capitaines, trente officiers de grade inférieur et treize cents soldats étaient tués ou blessés. Pendant ce temps, les divisions anglaises avaient fait partout des progrès décisifs. Sur la grande montagne comme sur le plateau, la bataille était gagnée. La retraite, commencée par la gauche et le centre de l'armée russe, s'acheva par la droite ; l'artillerie laissa, comme trophée pour le vainqueur, deux bouches à feu derrière l'épaulement ; malgré l'épuisement de ses attelages, elle put emmener toutes les autres.

Il était quatre heures. L'infanterie des alliés avait eu trop de fatigue pour être encore en état d'inquiéter efficacement la retraite de l'ennemi ; les hommes n'avaient pas mangé depuis le matin, et le besoin de nourriture, chez les Anglais surtout, se faisait impérieusement sentir. Du côté des Français, deux divisions au moins étaient retenues près du champ de bataille par un détail de plus d'importance qu'il ne semblait. C'était l'habitude, en Afrique, où l'infanterie ne s'employait pas à de longues poursuites, de faire déposer les sacs au moment du combat ; avant de gravir les rampes du plateau, la première et la troisième division avaient déposé les leurs qui contenaient leurs vivres ; il fallut qu'elles redescendissent au bord de l'Alma pour les reprendre. La cavalerie anglaise, en passant la rivière au-dessus de Tarkhanlar, avait rencontré des terrains marécageux dont la traversée pénible avait longtemps retardé sa marche ; l'ennemi était déjà trop loin vers la Katcha lorsqu'elle aurait pu commencer la poursuite. De cavalerie française, il n'y avait qu'un esca-

dron de chasseurs d'Afrique et quelques saphis ; quel regret pour le maréchal de Saint-Arnaud de n'avoir pu, faute de moyens de transport, en embarquer davantage ! Un petit incident montra ce qu'avec plus de ressources on aurait pu faire.

Le colonel Fergeof, qui commandait la réserve d'artillerie, avait envoyé, au crépuscule, deux pelotons de canonniers à cheval en reconnaissance. Les éclaireurs de cette petite troupe signalèrent deux voitures avec quelques cavaliers d'escorte, qui cherchaient à rejoindre l'arrière-garde russe ; on courut, l'escorte fit résistance, mais après qu'on eut échangé quelques coups de pistolet, elle se rendit. Il se trouva que ces voitures étaient des fourgons du prince Menchikof, remplis de papiers et de provisions de bouche : les papiers allèrent au général en chef, et l'auhaine des provisions demeura, comme de juste, aux capteurs.

\* \*

Le maréchal de Saint-Arnaud, radieux, lord Raglan, plus grave, parcouraient chacun la partie du champ de bataille où avaient combattu, également vaillantes, leurs troupes victorieuses. Les acclamations et les chants de victoire couvraient les plaintes des blessés que les chirurgiens pansaient sur place ou qu'on portait aux ambulances. Les Russes en avaient laissé beaucoup ; ces pauvres gens avaient une si singulière idée des Français et des Anglais, à cause de leur alliance avec les Turcs dont ils faisaient dans leur imagination des coupeurs de tête, qu'ils étaient tout surpris des soins qu'on leur donnait comme aux autres.

Dans l'armée du prince Menchikof il y avait eu 5 généraux blessés, 46 officiers et 1,755 soldats tués, 140 officiers et plus de 3,000 soldats blessés ; en ajoutant à ces chiffres 735 prisonniers ou disparus, la perte totale passait 5,700 hommes. Celle des alliés était notablement moindre : 2,000 hommes environ pour l'armée anglaise, 1,300 pour l'armée française.

Les trois armées avaient montré des qualités différentes, toutes remarquables.

" Mes soldats ne doutent plus de rien, écrivait, le 21 septembre, le maréchal de Saint-Arnaud, et cependant les Russes ont bien tenu hier ; il a fallu revenir à trois fois pour enlever des positions : ce sont de bons soldats. Mais les Anglais et les Français ! quelles troupes ! Quelle solidité chez les uns ! quel ardeur, quel élan chez les autres ! Je n'ai jamais vu de plus beau panorama que cette bataille. Arrivé sur les hauteurs pour mieux juger des mouvements de l'ennemi, j'ai pu voir les positions enlevées par mes zouaves, et l'armée anglaise faisant un passage de lignes sous le feu de l'artillerie russe pour aller enlever ses batteries. C'était sublime."

Le maréchal ne marchandait pas l'éloge à ses compagnons de victoire.

" Lord Raglan, écrivait-il dans son rapport à l'Empereur, lord Raglan est d'une bravoure antique ; au milieu des boulets et des balles, c'est le même calme qui ne l'abandonne jamais."

Le 20 septembre, au début de l'action, on se demandait dans l'état-major général si le canon qu'on commençait d'entendre au-dessus d'Almatamak était celui des Français ou celui des Russes.

" Je vous dis, s'écria vivement le maréchal, que c'est le canon de Bosquet ; il est établi sur la hauteur, je vois les pantalons rouges. Ah ! je reconnais bien là mon vieux Bosquet d'Afrique !"

" La blessure du général Canrobert va très bien, écrivait-il, le 22, au maréchal Vaillant ; il a été superbe et sa division au-dessus de tout éloge. Bourbaki est un Bayard ; il était magnifique à la tête de ses zouaves. Le colonel Cler ne lui cède en rien. Quels officiers ! quels soldats ! Et que je me sens fier de les commander ! Beau succès, monsieur le ministre, qui fait honneur à nos armes, ajoute une belle page à notre histoire militaire et donne à l'armée un moral qui vaut vingt mille hommes de plus, ce qui ne m'empêche pas de vous prier de songer aux renforts. Les effectifs baissent ; ils ont diminué de deux mille hommes depuis le 14. Ma santé est